

**Ronald Cyrille** (né en 1984 en Guadeloupe . Vit et travaille aux Abymes, Guadeloupe)

Connu sous son nom de street artist B. Bird, Ronald Cyrille a grandi en Dominique, surnommée « l'île nature des Caraïbes ». Dans *Key Escape*, Cyrille présente des mains noires, étranges et caricaturales, sculptées à partir de gants en tissu et ornées d'ongles couleur rose vif, qui surgissent d'un petit bateau en un mouvement ascendant. L'embarcation est échouée sur le sable de la Guadeloupe et emplit d'une mousse verte en décomposition, comme pour affirmer son inutilité en tant que moyen de transport. L'œuvre rappelle la traite transatlantique des esclaves, et malgré sa taille modeste, *Key Escape* pourrait facilement servir de projet pour un monument civique teinté d'humour noir. Les Keys sont de petites îles sablonneuses typiques des Caraïbes ; le titre de l'œuvre, *Key Escape*, qui fait référence aux jeux de plateforme dont il faut trouver la sortie, pourrait tout aussi bien désigner les personnes de la diaspora afro-caribéenne qui ont émigré vers d'autres parties du monde, notamment la côte est d'Amérique du Nord, où ce bateau a trouvé le repos.

Petite salle

**Nathalie Leroy-Fiévée** (née à Cayenne, Guyane française. Vit et travaille à Paris)

Nathalie Leroy-Fiévée crée des peintures, des sculptures et des installations dans l'espace public. À partir d'une méthodologie faite de formes libres et de gestes forts, elle utilise la création artistique comme une expérience émotionnelle destinée à saisir la vie humaine jusqu'à sa perte. Dans son œuvre *EX VOTO : HERE, BLACK AND WHITE BLUES*, Leroy-Fiévée rend hommage à sa grand-mère, récemment décédée, qui eut une influence majeure dans la vie de l'artiste et à qui celle-ci attribue son intérêt pour l'abstraction et l'art in situ. *EX VOTO*, qui s'inspire également du paysage naturel de la Guyane française où l'artiste a grandi, est tout à la fois un monument et une expression. Leroy-Fiévée se considère comme une citoyenne du monde destinée à incarner une identité holistique nourrie par la beauté de l'environnement naturel et l'angoisse de l'environnement artificiel.

**Ricardo Ozier-Lafontaine** (né en 1973 à Fort-de-France, Martinique. Vit et travaille en Martinique)

Les dessins, peintures et installations à grande échelle de Ricardo Ozier-Lafontaine sont créés à l'aide d'une méthode de dessin automatique qui plonge l'artiste dans une transe graphique faite de rythmes, de sensations et de tensions. Son œuvre

combine les percussions rituelles afro-caribéennes et l'exploration de la thérapie par les arts visuels. *Martinique, Flowers' Island* est une installation sur toile faite de lignes noires et blanches accompagnée de ballons de football ornements. Dans la cartographie onirique de l'œuvre se trouvent des personnages hybrides que l'artiste appelle les « Zigidaws », qu'il développe au plus profond de son imagination. En révélant des géographies mythiques et des réseaux entrelacés, le dessin d'Ozier-Lafontaine démontre le dynamisme de la psyché humaine et propose une histoire aussi dense que complexe de la Martinique

**Edouard Duval-Carrié** (né en 1954 à Port-au-Prince, Haïti. Vit et travaille à Miami, Floride)

Sculpteur et peintre, Edouard Duval-Carrié tire son inspiration des traditions d'Haïti, notamment celles du vaudou, du racisme, de la folie et de l'érotomanie. L'artiste crée des œuvres qui parlent des difficultés des Caraïbes et de leur diaspora, avec un intérêt particulier pour la communauté haïtienne de Miami à laquelle il appartient. Dans l'exposition, il présente un grand buste d'Ogun (un orisha, ou dieu spirituel, dans la religion Yoruba) – un guerrier qui symbolise l'esprit puissant du travail du métal. Sculpture incandescente en résine moulée, *Ogu Feraille* symbolise les luttes passées et présentes du peuple haïtien. Sa matérialité reflète un sentiment simultané d'espoir et de puissance qui se juxtapose à l'imagerie féroce des guerriers traditionnels que l'on peut rencontrer dans les objets exposés dans les musées.

Passage

**Julie Bessard** (née en 1971 à Chatellerauld. Vit et travaille en Martinique)

La pratique de Julie Bessard se déploie dans des environnements sculpturaux et picturaux, fortement colorés et en mouvement. Julie Bessard réalise une peinture in situ pour l'exposition et la Villa du Parc. Il s'agit d'un grand mural de toile tendue qui fait partie d'une série constante et ininterrompue de peintures au pastel à l'huile, présentant des compositions frontales, très vives, avec de fortes tensions colorées que Julie Bessard réalise très rapidement. Émergeant d'un fond noir ténébreux, un tourbillon abstrait de formes, lignes et couleurs, évoque le mouvement, l'envol, le souffle et agit à la façon d'une composition musicale ou chorégraphique. Dans un registre sculptural et plus symbolique, *The Wings* interagissent avec l'architecture dans un jeu sur l'ombre et la lumière, et sont réalisées avec des matériaux courants comme la maille, les agrafes métalliques et les bandes d'emballage.

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN  
D'INTÉRÊT NATIONAL

ANNEMASSE <sup>FR</sup>  
PARC MONTESSUIT  
12, RUE DE GENÈVE  
+ 33(0)4 50 38 84 61

WWW.VILLADUPARC.ORG

ENTRÉE LIBRE  
DU MARDI AU DIMANCHE  
DE 14H À 18H30  
ACCÈS TERMINUS TRAM 17

EXPOSITION  
11.06 – 18.09.22

RAPHAËL BARONTINI  
SYLVIA BERTÉ  
JULIE BESSARD  
HERVÉ BEUZE  
JEAN-FRANÇOIS BOCLÉ  
ALEX BURKE  
VLADIMIR CYBIL CHARLIER  
GAËLLE CHOISNE  
RONALD CYRILLE  
JEAN-ULRICK DÉSERT  
KENNY DUNKAN  
EDOUARD DUVAL-CARRIÉ  
ADLER GUERRIER  
JEAN-MARC HUNT  
NATHALIE LEROY-FIÉVÉE  
AUDRY LISERON-MONFILS  
LOUISA MARAJO  
RICARDO OZIER-LAFONTAINE  
JÉRÉMIE PAUL  
MARIELLE PLAISIR  
MICHELLE LISA POLISSAINT  
ET NAJJA MOON  
TABITA REZAIRE  
YOAN SORIN  
JUDE PAPALOKO THEGENUS  
KIRA TIPPENHAUER  
CURATRICE  
ARDEN SHERMAN

# DES GRAINS DE POUSSIÈRE SUR LA MER

SCULPTURE CONTEMPORAINE  
DES CARAÏBES FRANÇAISES  
ET D'HAÏTI



# Villa du Parc

# Villa du Parc

# Des grains de poussière sur la mer

## Sculpture contemporaine des Caraïbes françaises et d’Haïti

**Commissaire : Arden Sherman, Hunter East Harlem Gallery, Harlem College, New York**

En 1964, effectuant un voyage d’État en Martinique, Guadeloupe et Guyane française, Charles de Gaulle survole en avion la mer des Caraïbes, et décrit les îles comme autant de « grains de poussière sur la mer »<sup>1</sup>. Si cette citation du président de la République d’alors évoque l’effet mystérieux et presque surnaturel que peut susciter une vue aérienne de l’archipel des Caraïbes, elle est aussi révélatrice de la perspective surplombante depuis laquelle est perçue la région – une perspective dont les racines plongent dans l’histoire de la France comme puissance coloniale dans les Antilles.

Les Caraïbes françaises se composent de deux îles – la Guadeloupe et la Martinique – et de la Guyane française, qui se situe à l’extrémité nord-est de l’Amérique du Sud. Ces départements français d’outre-mer sont officiellement administrés par la métropole européenne et lui sont économiquement et socialement liés. Dans la partie nord des Caraïbes, connue sous le nom de Grandes Antilles, la nation d’Haïti partage l’île d’Hispaniola avec la République dominicaine. En 1804, après plus de dix ans d’affrontements provoqués par la rébellion des esclaves, Haïti arrache enfin son indépendance à la France et révolutionne à jamais l’histoire de la souveraineté française dans les Caraïbes.

Dans l’exposition *Des grains de poussière sur la mer*, si l’histoire est indéniablement présente, les artistes ne réalisent pas des oeuvres d’art d’apparence « caribéenne » ou qui démontrent de manière didactique les conditions de leur contexte ou du traumatisme colonial. Les Caraïbes françaises et Haïti ne sauraient ainsi se laisser définir ni par leur beauté exotique, ni par leur histoire traumatique. Les artistes jouent au contraire sur tous les tableaux, en exprimant leurs relations personnelles avec le patrimoine, en naviguant dans un monde de l’art contemporain mondialisé et en regardant par-delà leurs origines culturelles pour trouver idées et inspirations. L’exposition met en scène plusieurs approches matérielles et conceptuelles qui témoignent des pratiques

des artistes de cette région du monde tout en posant la question de savoir qui est au « centre » et qui est à la « périphérie ». Les oeuvres, placées à proximité et en conversation directe les unes avec les autres, forment un réseau d’idées constitué d’une mosaïque d’approches artistiques individuelles.

Véranda

**Jean-François Boclé** (né en 1971 à Fort-de-France, Martinique. Vit et travaille à Paris)

Jean-François Boclé utilise des objets trouvés pour créer des sculptures, des installations et des vidéos qui traitent du consumérisme, du capitalisme et de l’histoire de la diaspora africaine. L’œuvre présentée dans la véranda, en préambule de l’exposition, est composée de trois ventilateurs qui soufflent des bandes de tissus colorés et des sacs en plastique recyclés. Rouge, noir et vert sont les trois couleurs du drapeau panafricain, mouvement militant qui vise à renforcer les liens de solidarité entre les groupes ethniques indigènes et de la diaspora d’ascendance africaine. C’est aussi l’emblème de la *Black Star Line*, une compagnie de bateaux à vapeur fondée par l’activiste Marcus Garvey en 1919 afin de favoriser le transport des biens et des hommes et créer une économie internationale africaine. À travers la puissante rafale des ventilateurs, Boclé évoque de manière sensible et puissante non seulement les ouragans caribéens, mais aussi l’histoire de la diaspora africaine dans les Amériques.

Grande salle

**Audry Liseron-Monfils** (né à Cayenne, Guyane française. Vit et travaille en Martinique)

Pour Audry Liseron-Monfils, la question du déplacement est liée à l’histoire de l’émancipation des Caraïbes françaises. Dans son œuvre *Driftwood That Is Equal to the Same Driftwood*, l’artiste synthétise le parcours d’un morceau de bois flotté depuis une île des Caraïbes jusqu’en Europe en passant par les États-Unis. Le bois flotté de Liseron-Monfils est d’abord déplacé par des flux humains et mécaniques – les mains de l’artiste puis les avions et les camions de transport – avant d’être présenté en tant que sculpture dans le cadre de l’exposition, revalorisant ainsi son précédent statut de détritus naturel. L’horizontalité de la sculpture qui en résulte souligne le bois flotté comme étant, *in fine*, un corps inerte ou au repos. Placée sur un miroir, l’œuvre fait référence aux sculptures

minimalistes des années 1960 et 1970 comme au Land Art, dans lesquelles les substances naturelles interagissent avec les matériaux fabriqués par l’homme en vue d’entamer de nouvelles conversations.

**Kenny Dunkan** (né en 1988 à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe. Vit et travaille à Paris et Zurich)

La pratique artistique de Kenny Dunkan, entre sculpture et performance, est souvent marquée par ses souvenirs d’enfance des carnivals de Guadeloupe. L’œuvre présentée ici, *EXOROTIC*, est une sculpture composée de bidons d’essence métalliques dont les becs phalliques sont positionnés pour symboliser la forme ondulante d’une vague tout en faisant érotiquement allusion au corps. La question de la fétichisation du corps noir apparaît régulièrement dans les œuvres de Dunkan : ici, la répétition de ces bidons vise à réifier et à accentuer la persistance des stéréotypes et des clichés lorsqu’on parle de négritude, du corps, d’érotisme ou des Caraïbes. Les bidons d’essence, exhibés comme s’ils étaient disponibles à l’achat, matérialisent également les liens entre le souvenir du commerce humain, l’exploitation du corps et l’impérialisme.

**Hervé Beuze** (né en 1970 à Fort-de-France, Martinique. Vit et travaille en Martinique)

L’œuvre d’Hervé Beuze explore l’identité, la mémoire, le peuple et la géographie de la Martinique. Ses peintures et sculptures monumentales assemblent les éléments d’une identité historique martiniquaise latente, en prise directe avec le rythme rapide du monde. L’artiste fait usage de nombreux matériaux – morceaux de machines industrielles, bois ou fil de fer – qui sont autant de gestes symboliques en direction de l’histoire de la Martinique post-coloniale. Son installation *Manufacture Coloniale* fonctionne comme une allégorie de l’exploitation coloniale industrielle des Amériques par les puissances européennes.

**Jérémie Paul** (né en 1983 en Guadeloupe. Vit et travaille à Paris, France)

Le travail de Jérémie Paul, entre peinture et installation, tire son inspiration de la Guadeloupe, sa terre natale. Dans ses œuvres, l’artiste met en scène un monde de « figures » – des symboles d’une présence émotionnelle dans la vie de l’artiste. Les œuvres de Paul tendent vers une histoire élargie sans que celle-ci ne se laisse complètement définir par le genre, les concepts ou les sentiments. *Ecume de ma mère* associe la branche d’un arbre à un drapeau en soie imprimé d’une image de l’océan. Ici, l’artiste joue à la fois avec la sémantique et les matériaux en brouillant le sens de « mère » et « mer». L’artiste explore les liens entre la nature et les récits

personnels, en dialogue avec la flore locale, ici une branche d’un cèdre du Liban du Parc Montessuit. L’œuvre *Les Tiags de mon Oncle* se compose de trois bottes de cow-boy imprégnées d’une symbolique aussi riche que personnelle. L’oncle de l’artiste est décédé dans les années 1990, lors de la première vague de la crise du VIH. Ici, des répliques en porcelaine de ses bottes ont été reconverties en vases et installées comme si elles grimpaient un escalier fait de livres à couvertures rigides. Ce que propose Jérémie Paul, c’est un mémorial à la fois personnel – qui révèle la relation de son oncle à sa structure familiale – et collectif, en ouvrant une véritable discussion sur la perte, le mythe et la mémoire.

**Kira Tippenhauer** (née en 1986 à Port-au-Prince, Haïti. Vit et travaille à Miami, Floride)

La pratique multidisciplinaire de Kira Tippenhauer couvre aussi bien les arts plastiques que le design. Ses éditions d’articles de décoration en céramique s’inspirent de ses racines tropicales et afro-caribéennes Haïtiennes. Dans sa série *Dambala*, Tippenhauer crée des œuvres qui font référence à l’artisanat précolombien comme aux artefacts utilitaires. En ornant ses objets de fibres naturelles, Tippenhauer crée des pièces qui se situent entre la sculpture et l’art décoratif et reflètent son identité hybride d’Haïtienne vivant et travaillant aux États-Unis. Son engagement envers l’enseignement et les pratiques artistiques collaboratives a conduit Tippenhauer à développer un atelier de céramique local à Miami.

**Alex Burke** (né en 1944 à Fort-de-France, Martinique. Vit et travaille à Paris)

Les œuvres d’Alex Burke sont marquées par la mémoire antillaise. Admis à l’École des beaux-arts de Nancy, Burke s’installe en France dès 1963 ; sa pratique reflète depuis lors son expérience de l’effacement de l’histoire des Caraïbes dans les récits occidentaux. *The bookshelf 2* se compose d’une étagère pleine de sacs en tissu fermés qui rappellent les sacs en toile de jute utilisés pour le transport des marchandises sèches, et sur lesquels l’artiste a brodé les dates importantes de l’histoire coloniale des Amériques. Ces sacs fermés contiennent métaphoriquement des moments méconnus de l’histoire et représentent la négligence de l’Occident vis-à-vis de son héritage colonial. Burke choisit de broder ces dates en raison de l’histoire symbolique de cette technique et, en se servant de fils de couleur tonale, fait allusion à l’invisibilité de ces dates et à l’état fragile de leur mémoire collective. Pour l’artiste, la mémoire collective est l’outil le plus précieux pour reconstruire et regarder vers l’avenir.

<sup>[1]</sup> L’histoire est rapportée par Betsy Wing dans son « Introduction », in Édouard Glissant, Poetics of Relation, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2010, p.13